

Beyrouth

Demain je m'envole pour le Liban. L'avion décolle à 9 heures de Paris. Les cinquante kilos de bagages réglementaires encombrant l'entrée. Je coupe le gaz, l'eau, l'électricité. Je hurle quelques consignes à ma voisine à moitié bouchée, pour le courrier, les plantes, et pour qu'elle aère de temps en temps, pendant mes quatre mois d'absence. Je lui enverrai une jolie carte postale, pour la remercier. Elle veut me retenir pour le café mais je dois absolument filer à la gare. Elle m'emballe des parts de gâteau aux noix dans de l'alu. Elle me souhaite bon courage, me demande d'être prudent. C'est vraiment une brave vieille dame. Lesté de mes sacs, j'attrape le train de justesse, après être revenu dix fois vérifier si la porte était bien fermée.

Le train est archibondé cet après-midi. Un mec est assis à ma place. Il fait semblant de m'ignorer en regardant par la fenêtre, le casque sur les oreilles. Tant pis, je fais le trajet debout dans le couloir. Les voyageurs rouspètent parce qu'on s'arrête après avoir percuté une vache. Ils ne savent pas la chance qu'ils ont de vivre dans un pays en paix. Tout le monde ne peut pas en dire autant. Dans certaines contrées, ce sont les bombes qui stoppent les trains. Comment leur expliquer qu'il y a des choses plus graves ? C'est pour ça que je pars. Les légers désagréments de la vie quotidienne me paraissent désormais bien futiles. On fait les gros yeux à Paris quand je rentre dans le métro avec tout mon barda, en pleine heure de pointe. Le moindre cahot me jette contre

les autres usagers. Ça râle encore ! À la station je reste coincé dans un portique. Les gens se marrent ou me filment, au lieu de m'aider. Deux grands costauds me sortent de là en me donnant de violents coups de pied. Ils explosent la bouteille de vin destinée au couple d'amis qui m'héberge cette nuit. Maintenant on me prend pour un clodo, à cause de l'odeur. C'est dommage, c'était une bonne bouteille.

Je débarque chez mes amis, en sueur, après avoir monté à pied les six étages. Ils m'envoient directement à la douche. C'est vrai que je sens le fauve. Je m'attends à ce qu'ils m'accablent de questions sur ce départ aussi soudain qu'inespéré, au lieu de quoi ils évoquent les membres de leur entourage ayant été au Liban, ou l'épicier libanais du quartier. « La cuisine libanaise est délicieuse ! » s'extasie mon pote. Je leur fais remarquer que ce n'est pas exactement la même chose. Je suis militaire et pars en mission au sein de la FINUL, la Force intérimaire des Nations unies au Liban. Rien que ça ! Ma première opération extérieure depuis que je suis à l'armée. Ma véritable vocation : servir. Je ne suis pas un vulgaire touriste. Mais la figure du casque bleu les laisse de marbre. Les droits de l'homme, la paix dans le monde, Kofi Annan, tout cela ne suscite guère leur admiration. « Il y a quand même des risques ! Je peux être pris pour cible ! » Mon amie pouffe de rire. « Toi ? Pris pour cible ? Par qui ? » Par les mecs du Hezbollah, entre autres. Son mec insinue que c'est plutôt calme en ce moment. Je m'insurge. « C'est un calme trompeur ! » Rien à faire. Les civils, ils ne comprendront jamais.

Ils me prêtent leur canapé pour la nuit. J'ai peur de le casser en l'ouvrant, de mal maîtriser ma force. Mon amie me vient en aide. « Alors on sait démonter un fusil les yeux fermés et on est incapable d'ouvrir un lit ? » Dans l'immeuble d'en face, des

étudiantes fument d'un air blasé, accoudées au balcon. Elles ne se prennent pas la tête. J'allume une cigarette pour attirer leur attention. Elles me snobent, avec leurs lunettes branchées. Le décalage est trop grand entre nous et de toute manière, elles sont trop jeunes pour moi. Il n'empêche, la musique qui résonne à travers la rue me rend nostalgique de ces années d'insouciance. Pour assurer le coup, je mets deux réveils, un de chaque côté du canapé. Demain je découvrirai mon premier théâtre de guerre. J'ai hâte d'en découder.

J'arrive à l'aéroport avec quatre heures d'avance, de peur de rater l'avion. Je déambule à travers la galerie marchande en exhibant mes sacs militaires, quelque peu déçu par le faible écho du statut Facebook annonçant mon départ. Qu'importe, j'embarque et l'avion s'envole après avoir sillonné toutes les pistes de l'aéroport. J'ai cru qu'il n'allait jamais décoller. J'ai pris tout un tas de lectures sur le Liban, le pays du Cèdre, la Suisse du Moyen-Orient, des témoignages de la guerre civile, pour comprendre ce que les gens ont enduré. Un nouveau-né pleure dans les bras de sa mère, à côté de moi. Je m'évertue à le distraire mais il crie encore plus fort. Sa mère lui arrache des mains le bout de gâteau que je lui tends, comme si c'était du poison. « Non mais vous êtes complètement cinglé ? Il aurait pu s'étouffer ! » J'essayais seulement d'être gentil. Au bout de quatre heures l'appareil entame sa descente et se pose sur la piste, au bord de la mer. La porte s'ouvre sur un soleil éblouissant. Il me faut quelques secondes pour m'habituer à la luminosité et discerner le contour des choses. Dehors, je suis happé par une chaleur suffocante. Un sentiment d'ivresse indescriptible s'empare de moi tandis que je descends sur le tarmac. Sans trop savoir comment, par quel fabuleux concours de circonstances, je pose le pied à Beyrouth. « Beyrouth ! Le Paris de l'Orient ! »

Et dire que la semaine dernière je végétais encore au régiment. Il a suffi que je croise mon chef de corps, dans un couloir. J'étais un peu désœuvré ce jour-là, j'avoue. Il m'a demandé si j'avais rien à foutre, à glander là. Il est revenu deux minutes plus tard en me disant de me préparer à partir au Liban, « au coup de sifflet ». D'abord j'ai cru que c'était une blague, surtout qu'on venait de me retirer ma section, soi-disant pour « inaptitude au commandement ». En réalité c'est mon capitaine qui pouvait pas m'encadrer, toujours sur mon dos, à chercher la petite bête. Je ne lui ai jamais léché les bottes, voilà tout. Mais pour un saint-cyrien, ça fait quand même tache... Alors un jour on me met à la cave et voilà que le lendemain, on m'offre l'occasion de partir en mission, d'exercer mon métier d'officier, de prouver ma valeur et de clouer le bec à mes détracteurs. La chance de ma vie ! Je n'ai pas hésité une seconde. Et tant pis si personne n'a pu me dire quel allait être mon poste. Il ne me restait plus que quelques jours pour expédier les formalités administratives, percevoir mon paquetage, prévenir la Terre entière de mon départ pour l'aventure.

Je compte sur les deux militaires en civil venus me récupérer à l'aéroport pour m'en dire plus. Ils prétendent ne rien savoir. Ils sont là pour m'éviter les contrôles douaniers tatillons et me ramener au camp, à Deir Kifa, au Sud-Liban, environ une heure et demie de route. « Sans les bouchons ! » précise l'un d'eux. À la douane je double la file en levant le menton, tout fier. On charge la bagnole et l'on se fraye un passage sur l'autoroute en jouant du klaxon. Le conducteur jure comme un charretier et maudit le style de conduite local. « Même en Afrique, ils conduisent pas aussi mal ! C'est l'anarchie sur la route. Quand on a vu ça, on a tout compris à ce pays ! » Les automobilistes prennent des risques hallucinants, comme s'ils fuyaient

un cataclysme. Je croise les doigts pour qu'il ne m'arrive rien. Je ferme les yeux à chaque fois que l'on pile. Assis à l'arrière, je suis ballotté dans tous les sens et les bagages s'écroulent sur moi pendant que je me contorsionne pour prendre quelques photos avec mon téléphone. Elles sont floues. Je suis frappé par la saleté des rues. « Beyrouth ! » Je m'attendais à mieux.

L'autoroute longe la côte vers le sud. La mer est masquée par d'affreux panneaux publicitaires. La route est bordée de portraits de jeunes hommes au regard mélancolique, blanchis par le soleil, accrochés à des poteaux électriques ou à des lampadaires ornés de drapeaux jaunes. Le conducteur me met au parfum. « Ce sont les martyrs, qui ont combattu Israël. Le jaune, c'est le Hezbollah. » Les bananiers s'étendent à perte de vue sur la plage. « Ça sert à cacher les missiles sous les feuilles, au nez et à la barbe des avions israéliens. » De l'autre côté de la route, des barres d'immeubles délabrés s'empilent sur les flancs d'une chaîne de montagnes abruptes. Tout le long, des vendeurs de pastèques et des garagistes paressent en fumant dans des chaises de jardin. Des embouteillages monstres se forment à l'approche des checkpoints de l'armée libanaise, à l'entrée de chaque ville. Des militaires en treillis délavé scrutent l'intérieur des voitures d'un œil torve, la kalache à la main. Ils font signe d'avancer et de reculer en même temps, entraînant plus de confusion qu'autre chose.

On quitte l'autoroute après avoir traversé une grande ville bordélique, pare-chocs contre pare-chocs. « Saïda », m'indique mon guide, en bifurquant vers l'intérieur des terres. À partir de là, on chemine sur des routes sinueuses et pleines de poussière, à travers une ribambelle de villages pittoresques. Ici et là on aperçoit des palaces nouveau riche en plein désert, avec

des colonnes et des frontons. C'est kitsch à mort. On dirait des pièces montées. À côté de ça, des espèces de gros cubes en béton à moitié terminés poussent un peu partout. « Ils les laissent en plan jusqu'à ce qu'ils aient l'argent pour continuer les travaux », me dit le conducteur. On esquinte les suspensions sur les nids de poule, les freins pour éviter de renverser un âne ou un mouton. On se fait doubler par des gamins à trois sur un scooter, sans casque. Le conducteur doit avoir dix ans, grand max. Le paysage est très accidenté, sec et rocheux, la végétation inexistante, hormis quelques arbustes chétifs. Les habitants flemmardent au bord de la route, fument le narguilé, profitent de la douceur. Les enfants courent pieds nus sous les panneaux en arabe, les têtes de martyrs, les pancartes et les oriflammes jaunes ou vertes. « Le vert, c'est le Amal », m'apprend le type sur le siège passager. Les minarets flambant neufs s'élancent vers le ciel, telles des fusées prêtes à décoller. Le conducteur trouve que ça ressemble au Var. « À part les mosquées, les ânes, les gens, les magasins, les charrettes. Quoique les mosquées... » Ils trouvent ça drôle.

Après d'ultimes secousses on arrive au camp français. Il me tarde d'arborer le béret bleu. Dans la file de véhicules à l'entrée du camp, le conducteur coupe le moteur et se tourne vers moi. Il n'était pas tout à fait sincère lorsqu'il disait ignorer la raison de ma venue. Il évoque mon prédécesseur, une jeune lieutenant. C'est lui qui l'a raccompagnée à l'aéroport. Elle a eu la vie dure. Elle est rentrée en catastrophe. Il espère que ça se passera mieux pour moi. Il veut juste me prévenir, à voix basse. « Soyez prudent. Surveillez vos fréquentations. Méfiez-vous du commandant ! » Le planton lui fait signe d'avancer. D'après moi il ne peut s'agir que d'une banale histoire de cul ayant entraîné un rapatriement disciplinaire. De ce côté-là, je suis tranquille.

Un type à la dégaine de cow-boy m'accueille sur la place d'armes, au sommet du camp. Il ne lui manque que le chapeau. C'est le commandant Vernet, mon chef de service. Il en impose, avec ses épaules carrées, sa mâchoire carrée. Ses manches sont relevées aussi haut que possible pour faire saillir ses biceps. Il m'examine en silence, en mâchouillant son chewing-gum, qu'il crache par terre. « Alors c'est toi mon nouveau jouet ? » Il a l'air déçu. « T'as une heure de retard ! » Même pas bonjour, rien. Il aurait pu me demander comment s'est passé le voyage. J'ai à peine déposé les sacs dans le bureau qu'il se met à vilipender mon prédécesseur. Je ne la connais même pas. « Le lieutenant Ceyte ? Quelle conne ! Tu verrais le merdier ! Franchement, tu peux pas faire pire. Elle était vraiment nulle ! En plus elle avait un gros cul ! » Il veut aussi me mettre en garde contre les ragots. Il y a beaucoup de personnes néfastes ici. Et puis j'arrive dans un contexte particulier, hautement volatile. « T'as intérêt à percuter ! Fais ce que je te dis et tout ira bien. »

Il regarde sa montre, moins pour l'heure que pour me la faire admirer. « Elle est belle, hein ? Un jour tu pourras peut-être t'en acheter une. » On doit dîner à la popote du chef de corps. Il veut faire ma connaissance. Avant cela, le commandant voudrait m'avertir de ses lubies. C'est fair-play de sa part. « Il aime bien bahuter les nouveaux. Ne le contredis pas. Ne rigole pas. Ne boude pas. Et surtout, ne la ramène pas ! » Il compte sur moi pour faire bonne impression, sans quoi je vais ramasser. « Pas de fantaisie ! » En chemin il me demande quel âge je lui donne, le sourire en coin. C'est sûrement une question piège. J'arrondis mon estimation à la baisse. « Trente-quatre, trente-cinq, mon commandant. » Il se rengorge. « Quarante, mon lieutenant, putain, quarante ! Et t'as vu ce corps ? » Il dit ça en se tâtant les pectoraux.

La popote du chef de corps se trouve dans une petite baraque coiffée d'antennes. « C'est pour la télé, m'informe le commandant. On capte toutes les chaînes du monde ! » Je salue chacun des officiers présents. Un silence pesant s'instaure dès qu'ils apprennent qui je remplace. « Mon pauvre ! » Ils restent à l'écart comme si j'avais le mauvais œil. Ils sortent tous sur la terrasse, pour m'éviter, y compris les non-fumeurs. Le commandant Vernet me tend une bière et s'installe devant la télé. « C'est ta tournée, comme t'es en retard. » Soudain un caporal-chef s'agite derrière le bar. C'est le popotier, le mec qui sert à table. Il fait tinter une cloche, comme à l'église. On se fige au garde-à-vous. Le chef de corps, le colonel Barthélemy, entre d'un pas solennel. Il est énorme. Il mesure près de deux mètres. Il a les cheveux hirsutes, des poils qui dépassent de partout. On dirait le yéti ! Il nous inspecte de la tête aux pieds. Untel a les chaussures crottées. Tel autre les cheveux trop longs, ou la goutte au nez. Il s'arrête devant moi en dernier. Je salue, me présente. « Lieutenant Bouteille, à vos ordres mon colonel ! » Il secoue la tête en faisant la moue. Il me transperce du regard. Il s'approche à deux centimètres pour me reniffler. Il empeste le cigare. Il n'a pas l'air convaincu, lui non plus. « Alors c'est vous qui succédez à Ceyte ? » il me demande, d'une voix grave. J'évite son regard. Je n'ose pas répondre. Au bout d'un instant, il éclate de rire et me tape dans le dos. On s'amuse de mon air déconfit. C'est que j'ai eu la trouille, bordel ! « Bouteille ! Quel nom de merde ! Vous me le changerez. »

Je m'assieds à sa droite, au centre de la table. Il me demande d'emblée si j'ai acheté le livre du régiment d'infanterie de marine qu'il commande et qui forme le gros du détachement ici. « Non, mon colonel, pas encore. » La tablée se récrie. « Comment ça ? »

On jette sa serviette. On entrechoque ses couverts. Il faut arranger ça au plus vite. Il tire un bon de commande de sa poche. Il ne mangera rien tant que je ne l'aurai pas rempli. Quand c'est fait, il démarre son interrogatoire, d'où je viens, qui je suis, pour qui je vote, si je suis pédé, si je vais aux putes. « C'est important, Bouteille. » Il demande qui va aux putes, à la cantonade. « Levez la main ! » Ils plongent tous le nez dans leur assiette. « Menteurs ! Il y en a au moins un, que j'ai déjà surpris, en Allemagne. » Un jeune capitaine rougit. « Et marié, en plus ! » Le colonel fait l'apologie de la prostitution, avant d'attaquer l'entrée. Pendant tout le repas, il saute du coq à l'âne en parlant astrologie ou blocage politique au Liban. Il sollicite mon avis, moi qui ai un regard neuf. Je tente de me souvenir de ce que j'ai lu dans l'avion, les courants, 8 Mars, 14 Mars, mais j'ai peur de tout mélanger. Il me trouve pas très causant.

Il me répète « Bienvenue » à tout bout de champ, dès qu'il y a un blanc. Il paraît que c'est la coutume au Liban. Au fromage, il se lance dans une homélie sur les qualités inhérentes au chef. On l'écoute avec dévotion. La leçon s'adresse avant tout à moi, jeune officier prometteur. « Avant, vous aviez un père. Ici, vous aurez un chef ! » Au café, il accuse Ceyte de tous les maux, avec l'assentiment général. Elle est habillée pour les quinze prochains hivers. « Une calamité ! » J'aimerais bien savoir ce qu'on lui reproche, au juste. Mais l'heure n'est pas au débat. Ils veulent simplement que je partage leur opinion. Alors j'acquiesce, si ça peut leur faire plaisir. À la fin du repas, le chef de corps se vautre dans un canapé, se verse un whisky, allume un cigare, retire ses pompes et demande à l'officier supérieur adjoint, son bras droit, de lui lire un passage de la Bible.

On s'apprête à partir quand il me demande de but en blanc si je connais ma mission. Je me tourne vers le commandant Vernet, en panique. L'adjoint interrompt sa lecture. Le colonel se penche alors pour ramasser un truc sous le canapé, un vieux clairon tout cabossé. Il souffle dessus pour enlever la poussière et me le tend. « Félicitations, Bouteille ! Vous serez notre nouveau clairon. Vous nous jouerez toutes les sonneries. » Je regarde l'instrument bêtement. Je n'en ai jamais joué de ma vie. C'est comme s'il me demandait de piloter un char. « Je ne vous sens pas très motivé, Bouteille... Vous avez peut-être une remarque à formuler ? » Je fais « non » de la tête. Il se tortille sur son canapé, comme s'il avait envie de pisser. Je souffle dans le clairon sans en tirer un son. Là, il explose de rire. « Détendez-vous, je plaisantais. » Les autres aussi se marrent. « Vous serez notre nouvel officier communication. Ça vous va ? Vous savez en quoi ça consiste ? » Je suis bien obligé d'admettre que je n'en ai pas la moindre idée. Question d'honnêteté. Il sourit. « Vous faites pas de bile. C'est rien de compliqué. C'est comme jouer du clairon. Vous serez chargé de porter la bonne parole. Vernet vous expliquera. Vous pouvez disposer. » La lecture reprend.

Le commandant Vernet m'attrape à la sortie. « T'étais catastrophique ! Tu fais le modeste ? La prochaine fois tu dis que tu sais. Et puis je passe pour quoi moi ? T'aurais pu me demander ! » Selon lui j'ai fait une impression désastreuse. On part de très loin. Mais mon cas n'est pas encore désespéré. Il m'aide à porter mes sacs jusqu'au préfabriqué dans lequel je loge. On m'a mis avec un vieux major acariâtre et tout décati. Ce dernier me fait bien sentir que ça l'emmerde que je squatte « sa » chambre. Il était pépère en train de mater la télé, en slip. Il me désigne mon coin d'un geste méprisant, un lit en fer coincé entre le mur et une armoire. Même un chien dans son panier a

plus de place. Je n'ai pas de table, pas de chaise, pas de prise de courant, pas de lampe. Le mec s'est octroyé les trois quarts de la pièce. Je ne dis rien pour l'instant. Après tout, c'est à moi de m'adapter. Je range mes affaires sous le lit. L'ancien rouspète. Je fais trop de bruit. Il monte le son de la télé. Je sors prendre une douche.

Les sanitaires se trouvent à une trentaine de mètres de la chambre, à l'extérieur. Une femme marmonne dans les toilettes pendant que je me brosse les dents, la serviette autour de la taille. Je tends l'oreille. Elle s'adresse à moi ou bien je rêve ? « Méfiez-vous du chef de corps, m'avertit-elle d'une voix pleine de mystère. Le danger guette... Il peut prendre les formes les plus inattendues... » L'inconnue tire la chasse d'eau et s'échappe par la fenêtre des WC sans que je parvienne à l'apercevoir. Dehors tout est calme et silencieux. Je regagne ma chambre, perplexe. La climatisation fait un boucan d'enfer, pire qu'un moteur d'avion. Je m'effondre sur le lit, exténué par le voyage. La télé projette sur les cloisons des éclairs et des ombres fantastiques.